



Archives de sciences sociales des religions
La première réception des *Formes* (1912-1917)
(S. Baciocchi, F. Théron, eds.)

Le totémisme chez les indigènes de l’Australie

Bulletin de la Société Internationale de Science Sociale (Paris,
septembre 1912)

Paul Descamps

S. Baciocchi et F. Théron (éd.)



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/24442>
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Référence électronique

Paul Descamps, « Le totémisme chez les indigènes de l’Australie », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], La première réception des *Formes* (1912-1917) (S. Baciocchi, F. Théron, eds.), 1, mis en ligne le 01 mars 2013, consulté le 23 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/24442>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

Le totémisme chez les indigènes de l'Australie

Bulletin de la Société Internationale de Science Sociale (Paris, septembre 1912)

Paul Descamps

S. Baciocchi et F. Théron (éd.)

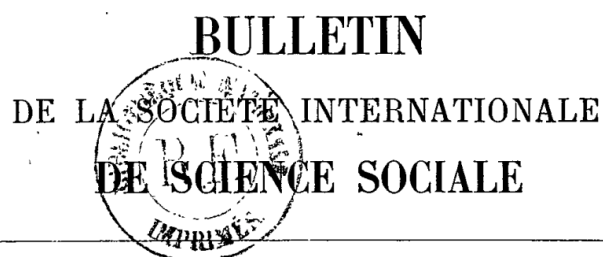
NOTE DE L'ÉDITEUR

Source primaire :

Descamps (Paul), « Le totémisme chez les indigènes de l'Australie », *Bulletin de la Société Internationale de Science Sociale* (Paris), 27 (96), septembre 1912, p. 105b-110b

Source(s) numérique(s) identifiée(s) :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54496925/f3>



Les indigènes de l'Australie, dont l'étude a été si négligée jusqu'ici par la Science sociale, ont au contraire été l'objet de nombreux travaux de la part des écoles sociologiques et anthropologiques.

C'est que, pour ces dernières, ils ne représenteraient pas seulement un état social simple, mais l'état social primitif par lequel toute l'humanité a dû passer. Si l'on admet ce postulat, on comprend l'intérêt immense que présentent ces sauvages ; c'est chez eux qu'il faut aller pour

retrouver les formes primitives de la famille, de l'art, de la science, et tout récemment M. Durkheim pensait y découvrir les premiers balbutiements de la religion¹.

Nous ne connaissons pas assez l'état social des Australiens pour discuter dans le détail les théories émises par le directeur [106a] de *l'Année sociologique*, mais il nous a paru qu'il n'était pas inutile de résumer ici les points susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Tout d'abord, qu'entend-on par totem et par totémisme ?

Dans toute société humaine, on éprouve le besoin de distinguer les individus, et l'un des moyens les plus commodes est de leur donner des noms, par exemple le nom du groupe auquel ils appartiennent, plus un nom individuel ; de là, dans nos sociétés civilisées, le nom de famille et le prénom. Dans les sociétés sauvages, où la famille est désorganisée, on porte le nom du clan et un nom individuel.

Comme nom, on prend le plus souvent un nom d'animal, quelquefois un nom de plante, rarement celui d'un minéral ou d'un phénomène naturel.

À cela, rien d'étonnant. N'avons-nous pas nos Leloup, nos Lechien, nos Lebœuf, et aussi nos Duchesne, nos Sapin, nos Larose, et encore nos Dumont et nos Larivière ? Les Australiens, qui vivent de chasse et de cueillette, pensent beaucoup plus aux animaux et aux plantes qu'aux idées abstraites, et l'on ne trouve guère chez eux de Lebon ou de Lesage², pas plus que des noms de métiers qui n'existent pas chez eux, des Meunier ou des Laforge.

En résumé, les sauvages choisissent leurs noms parmi les données naturelles qui les entourent : kangourou, émou, kakatoès, igname, eau, soleil, vent, etc.

Mais, ce n'est pas tout de porter un nom, il est quelquefois nécessaire d'en faire la preuve. De là, l'institution de l'état civil dans les sociétés civilisées. Le sauvage n'a qu'une ressource : porter son état civil sur lui, écrire son nom sur son corps, ou plus exactement dessiner l'objet dont il porte le nom : c'est le *tatouage*. Ce signe, il le fixera non seulement sur lui-même, mais il le reproduira sur ses armes, sur son canot, sur sa hutte ; comme le dit à juste titre M. Durkheim, ce signe est un véritable blason.

L'objet dont on porte le nom, s'appelle le [106b] totem, Aussi y a-t-il des totems de clan, des totems individuels, quelquefois des totems de sexe, et même des totems représentant une génération. Ainsi, M. Kangourou dira que le kangourou est son totem ; M. Igname dira que l'igname est son totem, et ainsi de suite.

Jusque-là, rien que de très naturel ; mais voici où les choses se compliquent : *Le sauvage croit à un rapport mystique entre sa personne et son totem*. Ce rapport, il l'exprime d'une façon toute matérielle, en disant qu'il est parent de son totem. Nous ne discuterons pas ici le fait de savoir si les sauvages croient réellement avoir eu pour ancêtre un perroquet ou un arbre, ou encore s'ils pensent que les chenilles descendent du même ancêtre qu'eux-mêmes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils en sont venus à dire que les totems sont liés réellement aux clans ou aux individus, non seulement par une analogie de nom, mais par des forces mystiques. De là, le caractère sacré du totem.

L'ensemble de ces rapports mystiques entre l'homme et son totem constitue le totémisme, et, d'après certaines écoles, le totémisme constituerait une véritable religion. C'est Mac Lennan qui émit le premier cette théorie, dès 1869^[3] ; mais, pour lui, le totémisme n'était qu'une sorte de zoolâtrie ou de phytolâtrie, une adoration des animaux et des plantes. Pour M. Durkheim, les totems ne seraient que des symboles, et le culte totémique s'adresserait en réalité à une force impersonnelle et anonyme, qu'il essaie d'identifier avec les forces sociales, les contraintes sociales que subit l'individu vivant en groupe. Le totémisme ne serait autre chose que l'adoration de la société, l'adoration du clan personnifié par son totem. Il est probable, en effet, que le culte

réel s'adresse à une force supérieure, et non au totem lui-même, mais il est plus douteux que cette force soit la force sociale.

La démonstration de M. Durkheim s'appuie sur le raisonnement suivant : Le totem est le symbole, le blason du clan ; c'est aussi le symbole de la force qui est l'objet du culte ; donc, cette force n'est autre chose que le clan.

[107a] Cette démonstration n'est pas convaincante, car on peut faire d'autres raisonnements aussi logiques que celui-là. Par exemple le suivant :

Les Australiens sont des chasseurs et des cueilleurs, et toutes leurs pensées convergent vers les animaux et les plantes. C'est pour cela qu'ils ont emprunté leurs noms et ceux de leurs clans aux animaux et aux plantes. C'est pour cela aussi qu'ils ont choisi des animaux et des plantes pour symboliser l'idée de Dieu. Enfin, c'est parce que la société est organisée en clans, que le culte se fait par clans. Dès lors, il est naturel qu'il prenne le même signe pour symboliser le clan et pour symboliser l'Être auquel s'adresse le culte du clan.

L'essence du sentiment religieux est partout le même ; mais, pour s'exprimer, ce sentiment revêt des formes sociales, et le culte vient en quelque sorte se mouler sur la structure de la société. Dans certains pays centralisés, il existe une religion d'État ; est-ce à dire que l'État soit l'objet du culte ? En Australie, il y a des religions de clans, mais ce n'est pas le clan que l'on adore⁴.

Il est vrai que ce raisonnement suppose l'existence du sentiment religieux, et laisse de côté la question qui préoccupe surtout M. Durkheim, celle de sa genèse ; mais ceci est une préoccupation de philosophe et non de sociologue. La science ne peut pas résoudre la question des origines, qu'il s'agisse des origines de l'idée ou de celle de la matière.

Le savant prend comme des faits l'existence chez l'homme de certains besoins physiques, intellectuels et moraux ; il laisse au philosophe le soin de rechercher pourquoi ces besoins existent ; quant à lui, il se borne à rechercher les actions et les réactions de ces faits les uns sur les autres et d'en trouver les lois. La science a tout intérêt à rester en son domaine ; ce n'est que lorsqu'elle veut en sortir qu'elle fait faillite.

[107b] Mais revenons au culte totémique. C'est, comme on le voit, l'un des plus simples qui existent.

Il y a d'abord un ensemble de pratiques négatives qui consistent en interdits : c'est ce que l'on appelle l'institution du *tabou*, suivant une expression empruntée au langage polynésien. Le tabou est un règlement qui interdit de faire certaines choses, qui impose le jeûne, l'abstinence. Il y a lieu de noter, au moins pour l'Australie, que la plupart de ces tabous sont des lois coutumières traditionnelles et non des règlements imposés par un chef. Chaque clan a ses tabous particuliers, mais ils procèdent tous d'idées générales analogues.

Par exemple, les non-initiés (les femmes et les enfants) ne peuvent toucher les objets du culte, et les initiés ne peuvent le faire qu'avec l'autorisation du chef.

La consommation du totem est toujours réglementée, souvent même complètement interdite. Par exemple, les gens du clan de l'Igname ne pourront manger cette plante qu'en cas de nécessité absolue, mais, dans certaines tribus, il sera permis aux vieillards de ce clan de le faire.

On comprend que les personnes qui appartiennent au clan de l'Eau ne puissent se passer de ce liquide, mais ils doivent en user aussi peu que possible. En somme, les tabous s'accommodent des nécessités matérielles.

Il y a des mots que certaines personnes ne peuvent prononcer ou ne peuvent dire qu'en chuchotant. Il y a des périodes où la chasse est défendue.

N'y a-t-il pas des prescriptions utilitaires au fond de tout cela, ou tout au moins des prescriptions qui ont pu être nécessaires à une certaine époque et que la tradition a conservées ? Il y aurait peut-être des trouvailles à faire dans cette direction, mais nous y reviendrons plus loin.

À côté du culte négatif, existe un culte positif sous forme de cérémonies diverses, de rites et de sacrifices.

Il y a d'abord le rite de l'*initiation*. Jusque-là, le jeune homme a vécu dans la société des femmes ; maintenant, il va passer dans celle des hommes ; il va devenir un chasseur et un guerrier. Pendant [108a] la période d'initiation, les tabous se multiplient. Il est interdit de voir qui que ce soit, à part les quelques vieillards qui servent de parrains, et qui soumettent l'adolescent à de nombreuses mortifications, à de véritables tortures, et à un régime d'alimentation plutôt pénible. C'est en somme une préparation à la vie ; le chasseur doit savoir supporter les douleurs physiques et les périodes de jeûnes forcés, car, hélas ! rien de plus aléatoire que les ressources spontanées du Lieu. C'est à ce moment que l'on peint son totem sur le corps du jeune homme. Celui-ci assiste ensuite à une série de cérémonies, en présence de la tribu entière, et pendant lesquelles il est initié aux traditions de la tribu. Ces cérémonies sont analogues à celles dont nous allons maintenant parler.

Nous pourrions appeler celles-ci, les *fêtes annuelles*. Elles ont lieu chaque année à la saison des pluies. Il faut savoir en effet que, pendant la saison sèche – qui est très longue – les indigènes se dispersent par petits groupes pour chasser le petit gibier. Pendant la saison des pluies, au contraire, la nature devient luxuriante, et toute la tribu s'assemble sur un point déterminé. C'est à ce moment-là qu'ont lieu les fêtes religieuses.

Chaque clan célèbre la sienne en présence des autres clans qui fournissent les spectateurs ; chaque fête dure plusieurs jours, et a pour objet d'assurer la reproduction et la prospérité de l'espèce totémique. Des chants invitent l'animal à pondre ; des gestes font le simulacre de répandre la semence. On imite les attitudes du totem, et on représente les diverses phases de sa vie. Enfin, on mange, en commun, un peu de chair de l'animal ou un peu de la plante, et une partie en est offerte à Dieu ; M. Durkheim, après Robertson Smith, voit là l'origine de la communion.

Remarquons en passant que la fête célébrée par un clan a un caractère utilitaire pour les autres clans. Prenons le clan du Kangourou, par exemple ; en célébrant sa fête, il essaie d'attirer les faveurs divines sur les kangourous ; or, à part l'époque de la communion, où ils prennent [108b] les prémices, les hommes de ce clan ne peuvent pas manger la chair de cet animal, mais c'est encore là une façon d'assurer la prospérité de l'espèce.

Or, celle-ci, ce sont les autres clans qui la consomment. Tout se passe comme si chaque clan travaillait pour assurer la nourriture des autres. Il y a là, semble-t-il, des prescriptions économiques sanctionnées par la religion dans le but d'en assurer le fonctionnement. Dans un pays où les subsistances sont, non seulement limitées, mais souvent précaires, une réglementation de la consommation s'imposait. Tel clan se prive de kangourou, et tel autre d'émou. Au jeune initié, ces tabous ne sont pas présentés comme des prescriptions économiques que ses instincts brutaux le porteraient à enfreindre à la première occasion, mais comme des traditions religieuses qu'il faut observer sous peine de châtiments divins. Aussi, les convenances économiques sur lesquelles sont édifiés les tabous sont-elles depuis longtemps oubliées, et dans l'esprit du sauvage, l'impératif religieux est seul resté.

Il est vrai que quelques clans ont des totems inutiles ou nuisibles, mais on peut penser que ce sont des clans fondés plus tard, et qui ont adopté des cérémonies dont l'origine première leur échappait. Il y a, en effet, des clans qui périssent, et d'autres qui s'étendent démesurément et se

divisent en sous-clans, lesquels adoptent des sous-totems. Si l'un de ces sous-clans devient important, il s'érige à l'état de clan indépendant, et son sous-totem passe au rang de totem.

Dans les cérémonies dont nous venons de parler, certaines opérations ont un caractère artistique. Beaucoup sont des chants mimés et font par conséquent appel à la fois à la poésie, à la musique et au théâtre ; elles se rapprochent par là de nos anciennes chansons de gestes, mais avec, en plus, un caractère religieux. M. Durkheim en profite pour nous dire que l'art sort de la religion. Il est vrai que d'autres pourraient dire que c'est la religion qui sort de l'art. Ne serait-il pas plus conforme à l'esprit scientifique de dire que dans ces [109a] fêtes, il y a à la fois de la religion et de l'art ? Partout où existent des sociétés humaines, se manifestent des instincts religieux et des instincts artistiques. Chez les sauvages, les institutions sont peu différenciées, de sorte que les choses se compénètrent constamment. La période des pluies est la seule époque où une vie sociale puisse exister ; c'est alors qu'apparaissent les manifestations religieuses et artistiques jusque-là contenues, et tout cela s'entremêle, et tout cela tourne souvent en orgies. De véritables saturnales s'organisent pendant lesquelles les tabous prohibant l'inceste sont suspendus⁵. Il y a de tout dans ce foisonnement social, il y a de la religion et de l'art, de la science et du délire. La religion s'étend à tout, mais est envahie par tout. Ne la rendons pas responsable de ces synthèses monstrueuses.

À côté des cérémonies annuelles, il y a aussi des *cérémonies irrégulières*, qui ont lieu aux époques de calamités sociales, par exemple en cas de disette, de sécheresse. Supposons que les kangourous deviennent rares ; le clan du Kangourou exécutera une cérémonie destinée à ramener l'abondance de cette espèce, et qui consiste essentiellement à imiter les gestes de cet animal. De même, les cérémonies mortuaires sont étroitement règlementées par la Coutume ; ainsi, certains parents désignés doivent se faire des incisions sanglantes ; d'autres, se couper les cheveux, etc.

Les croyances religieuses sont naturellement assez vagues. Toutefois, on peut dire que chaque tribu a son dieu suprême, mais il n'est guère adoré que dans les cérémonies d'initiation, et on le représente à l'aide d'une image taillée dans une écorce d'arbre ou moulée dans la terre, et autour de laquelle on danse et on chante. Les âmes des ancêtres sont immortelles et viennent se réincarner [109b] dans les vivants, en tout ou en partie. Il y a un Eden où le gibier et l'eau ne manquent jamais, et qui constitue une compensation aux souffrances d'ici-bas. Enfin, on croit vaguement que les âmes des méchants seront détruites par les esprits.

Sommes-nous bien là en présence de la religion primitive, comme le croit M. Durkheim ?

Tout ce que l'on peut légitimement dire, c'est que la religion des indigènes de l'Australie est très simple, parce que leur état social est lui-même très simple. Les manifestations religieuses sont imparfaitement différenciées des autres institutions sociales, et, comme celles-ci, elles sont dominées, avant tout, par les Moyens d'existence, par la chasse et la cueillette. Les sociologues et les anthropologistes n'ont malheureusement guère eu jusqu'ici le souci de rechercher les influences des Moyens d'existence sur la vie sociale, non pas qu'ils les nient, mais ils les relèguent dans l'ombre, comme une chose secondaire ou peu intéressante. M. Durkheim a le grand mérite d'admettre que, pour faire de la sociologie scientifique, il faut envisager les idées comme des faits ; mais ceci ne doit pas nous faire oublier qu'à côté des idées, il y a aussi des faits matériels, tels que ceux du Lieu, du Travail, de la Propriété et du Mode d'existence, et que ces faits matériels ont une force plus grande que celle des faits spirituels, en ce sens que ces derniers doivent se courber devant les premiers. Ceci est surtout vrai lorsqu'il s'agit de sauvages, dont les actions sont beaucoup moins dirigées par les idées métaphysiques, que par la nécessité de vivre, d'avoir à manger et à boire. Dans les sociétés simples, les répercussions du Lieu et du Travail sur les autres faits sociaux sont beaucoup plus nombreuses et plus importantes que les répercussions inverses. M. Durkheim se contente de dire que les rapports de la vie religieuse et de la vie économique

n'ont pas encore été étudiés, et il ne semble pas loin de croire que la seconde soit issue de la première, quand il dit que « presque toutes les [110a] grandes institutions sociales sont nées de la religion⁶ ». C'est donner une importance trop grande à la religion, importance dangereuse pour celle-ci, car en étendant son rôle, on le rabaisse ; la religion se confond avec l'idée sociale : « Si la religion a engendré tout ce qu'il y a d'essentiel dans la société, c'est que l'idée de la société est l'âme de la religion⁷ »

En réalité, pour fonder une sociologie véritablement scientifique, il ne suffit pas de considérer les idées comme des faits, il faut, de plus, relever les influences des nécessités matérielles sur les idées. L'Australien vit de chasse et de cueillette, voilà pourquoi les clans et les individus portent surtout des noms d'animaux ou de plantes ; c'est pour cela également que le sol est la propriété collective de la tribu ; c'est parce que la chasse qu'ils font est surtout une chasse pauvre au petit gibier que les groupes s'émiettent, que les cadres sociaux sont instables et peu cohérents, que la famille disparaît sous le clan, et que l'autorité est incertaine ; c'est pour cela encore que la plupart de leurs cérémonies religieuses ont pour objet de demander l'abondance du gibier et des plantes utiles ; c'est parce que l'on souffre souvent de la faim et de la soif que le gibier et l'eau abondent dans l'Eden ; c'est pour prévenir ces calamités constamment menaçantes que la Coutume a créé des tabous ; les cérémonies de l'initiation préparent aux dangers de la chasse et aux privations fatales ; dans le succès de la chasse, la chance a sa part, ce qui rend le chasseur superstitieux et ce qui explique bien des pratiques bizarres.

Si certaines tribus indiennes de l'Amérique du Nord ont des cadres sociaux plus [110b] stables et plus puissants, cela provient de ce qu'elles possèdent des Moyens d'existence plus abondants et plus réguliers, soit par suite de la grande chasse aux animaux en troupes, soit à cause d'une culture rudimentaire du maïs. Mais allez dans les steppes pauvres de l'Amérique, et voyez si les tribus n'y tombent pas dans une instabilité profonde ? En Australie même, l'instabilité n'est pas la même partout ; elle est bien plus grande chez les tribus des régions désolées du centre que chez celles du sud-est. C'est pour cela que certains explorateurs pensent que ces tribus du centre sont plus « primitives » que les autres : ils ne font qu'appliquer le postulat de la confusion de l'état simple et de l'état primitif, postulat admis par M. Durkheim quand il compare les Australiens aux Peaux-Rouges, mais dont il ne tient plus compte quand il compare les Australiens entre eux.

Quoi qu'il en soit, il nous semble que l'influence des faits économiques est prépondérante, et pourrait être facilement mise en relief. Il suffirait, pour cela, de se donner la peine d'étudier les faits de la vie matérielle, et avant tout d'analyser les moyens d'existence.

BIBLIOGRAPHIE

Fustel de Coulanges (Numa Denis), *La Cité antique, étude sur le culte, le droit, les institutions de la Grèce et de Rome*, Paris, Durand, 1864, 525p.

Mac Lennan (John Ferguson), « The Worship of Animal and Plants. Totems and Totemism », *Fortnightly Review*, n.s., 6-7, October 1869 - February 1870, n° 34, p. 407-427, n° 35, p. 562-582 et n° 38, p. 194-216

NOTES

1. *Les Formes élémentaires de la vie religieuse* (le système totémique en Australie), par Émile Durkheim (F. Alcan, Paris, 1912).
2. On trouve toutefois l'analogie de notre Lajoie dans le clan de l'Homme qui rit.
3. [John Ferguson Mac Lennan, « The Worship of Animal and Plants. Totems and Totemism », *Fortnightly Review*, n.s., 6-7, October 1869 - February 1870, n° 34, p. 407-427, n° 35, p. 562-582 et n° 38, p. 194-216]
4. M. Durkheim signale lui-même un très bel exemple de l'influence des cadres sociaux sur le système cosmologique en montrant que, dans l'esprit des Australiens, tous les êtres naturels sont classés par clans.
5. Ces saturnales ont surtout lieu pendant les fêtes profanes, mais il en existe dans certaines cérémonies religieuses : les femmes sont rarement admises dans ces dernières. Les fêtes profanes ont lieu à la même époque que les fêtes religieuses et s'entremêlent avec elles.
6. *Loc. cit.*, p. 598. [« Conclusion », Durkheim 1912, p. 598] Il est curieux de rapprocher cette conception du rôle de la religion dans les sociétés de sauvages de celle que M. Fustel de Coulanges a développée dans son célèbre ouvrage de la *Cité antique*. Ayant relevé très exactement d'étroits rapports entre une série de phénomènes sociaux et de faits religieux, il avait été au-delà des conclusions fournies par son observation en attribuant arbitrairement la priorité et l'antériorité au second groupe de faits par rapport au premier. [Numa Denis Fustel de Coulanges, *La Cité antique, étude sur le culte, le droit, les institutions de la Grèce et de Rome*, Paris, Durand, 1864, 525 p.]
7. *Id.*, p. 599. [« Conclusion », Durkheim 1912, p. 599]